

# Ce que je crois ...et ce que je croi que je crois

Jean-Marie Robine

DANS CAHIERS DE GESTALT-THÉRAPIE 2012/1 (N° 29), PAGES 61 À 77

ÉDITIONS COLLÈGE EUROPÉEN DE GESTALT-THÉRAPIE

ISSN 1277-6874

ISBN 9782913706541

DOI 10.3917/cges.029.0061

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-gestalt-therapie-2012-1-page-61.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Collège européen de Gestalt-thérapie.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Ce que je crois ...et ce que je crois que je crois

« Paul Goodman: (...) Il n'y a pas d'âme...

Eliot Glasheim: Une âme décentralisée?

Paul Goodman: ... l'âme est là où se trouve l'action, c'est là que se trouve l'âme, là où est l'action.

Burton Weiss: C'est une belle manière de le dire: "âme décentralisée".

Paul Goodman: Oui, une âme fonctionnelle. Nous y tenons en tant que doctrine en gestalt-thérapie, et c'est ce qu'on appelle le principe de dominance. C'est-à-dire que dans toute situation il y a une hiérarchie naturelle de fonctionnement, en rapport avec la situation. C'est ce qui domine(...). Rien d'autre du comportement n'aura de sens si on laisse cela de côté, parce que c'est le facteur dominant. Au fait, c'est Kantien, également! C'est son *unité synthétique de l'aperception*. »

## Décentraliser

Cette idée de décentralisation, ou de délocalisation, que j'ai souvent développée pour expliciter la rupture épistémologique introduite par Perls et Goodman dans leur théorie du self, c'est à cet entretien de Paul Goodman en 1968 avec Glasheim, un étudiant qui préparait sa thèse de Ph.D., que je l'ai empruntée. Cette idée me semble rassembler nombre des caractéristiques de l'approche de la gestalt-thérapie. Le self n'est pas quelque chose qui serait localisé au plus profond de l'être humain; il n'y a pas de vrai self ou de faux self comme

Jean-Marie  
ROBINE

chez Winnicott ou d'autres psychanalystes; le self est l'acte, le self est le contact avec le monde. Je suis ce que j'acte, je suis ce que j'exprime, je suis ce que j'agis, je suis les contacts que j'établis. Et ce que nous appelons la fonction personnalité du self est le système de représentations que je construis au fil du temps par mes actes, mes contacts, mon expérience du monde. Ainsi, cette fonction personnalité est faite des croyances forgées dans le temps, elle organise la rhétorique de *ce que je crois*. Ce que je crois est une construction, certes fondée sur l'expérience vécue, mais elle est aussi une fiction, une représentation qui me convient et qui contribue à l'image que j'ai de moi, qui parfois l'idéalise et parfois la dévalue. C'est pourquoi, en cela fidèle à cette conviction goodmanienne que l'âme – ou le self - est là où se trouve l'action, il peut se révéler une différence entre « ce que je crois que je crois », au travers de mon système de représentations et de mise en mots, et « ce que je crois » qui se montre aussi dans l'acte, dans l'informulé, dans l'implicite, immergé dans les situations et qui peut révéler de larges différences.

Ce fossé, que je connais en moi et que je remarque chez chacun de nous et que j'appelle ici la différence entre « ce que je crois » et « ce que je crois que je crois » est important à amener en conscience. La cohérence que nous essayons tous de construire entre les différents niveaux de notre expérience suppose la réduction incessante de cet écart. Et c'est aussi une des tâches de nos superviseurs que d'interpeller cette distance, par leur regard tiers, et de nous aider à l'amener en conscience.

## Situer

Il y a une dizaine d'années, j'ai suggéré à la communauté gestaltiste de nous appuyer sur le concept de 'situation'. Ce concept me paraissait, en effet, procurer un éclairage majeur sur la posture de champ, si difficile à saisir lorsqu'on ne veut pas transformer le champ en une chose tangible et objectivable. Comprendre en effet que « nous sommes créés par les

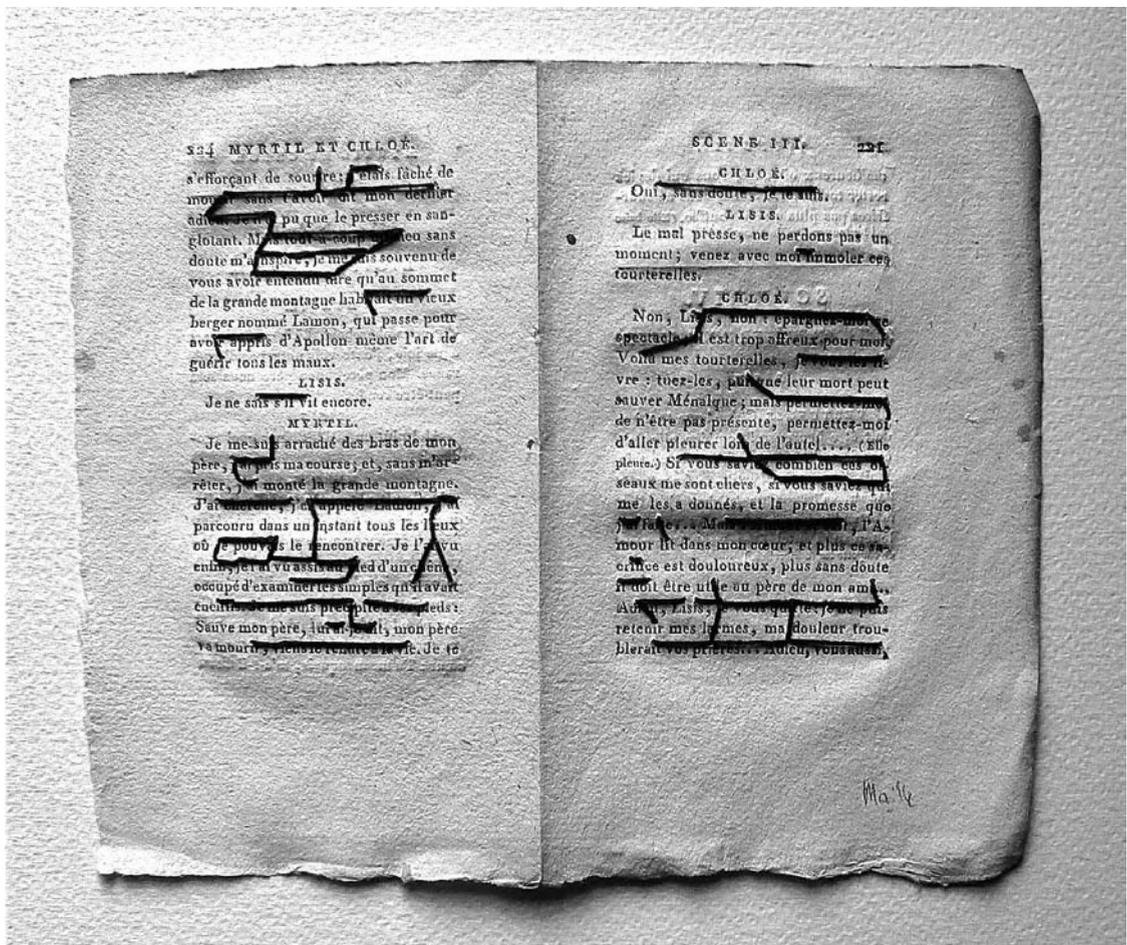
situations en même temps que nous créons les situations » ouvre en effet à la possibilité de sortir d'une logique individualiste, isolationniste, pour mettre l'accent sur une autre entrée en présence. Je suis créé par la situation de ma présence à l'autre en même temps que je suis créateur de cette situation.

Certains amis et collègues, théoriciens de la gestalt-thérapie, ont rebondi avec ce concept. C'est par exemple le cas de Dan Bloom (2011) qui parle d'une « éthique située ». Pour nous, une éthique située, c'est une éthique de la psychothérapie gestaltiste. « Il n'est pas opportun d'essayer de traiter un comportement psychologique hors de son contexte socioculturel, biologique et physique » écrivaient Perls, Hefferline et Goodman (I, §6). Mais ils ajoutent quelques lignes plus tard : « Le fait que la Gestalt possède des propriétés psychologiques spécifiques observables est d'une importance capitale en psychothérapie, car c'est ce qui nous donne un critère autonome de profondeur et de réalité de l'expérience. Il n'est pas nécessaire d'avoir des théories sur le "comportement normal" ou "l'ajustement à la réalité", si ce n'est pour explorer ».

Nous sommes donc confrontés à deux dimensions de l'éthique : une éthique extrinsèque et une éthique intrinsèque. L'éthique extrinsèque, c'est celle qui se réfère à la morale commune qui définit le bien et le mal, ce qui est juste et ce qui n'est l'est pas. C'est une éthique du contenu. L'éthique intrinsèque, c'est le comportement qui lie une personne à une autre et qui structure même la manière d'être les uns avec les autres. C'est une éthique de la frontière-contact de **ce** thérapeute et de **ce** client qui expose **cette** souffrance qu'il vit. C'est donc une éthique du processus, de la construction de la gestalt dans la situation.

Lorsque des considérations sociopolitiques, économiques, culturelles, raciales, morales, religieuses interviennent comme références dans la situation, c'est l'éthique extrinsèque qui prend le pas sur l'éthique intrinsèque, l'éthique située et le processus de la gestalt-thérapie peut en être enrayé.

Bien entendu, il n'est pas toujours aisé pour le gestalt-thérapeute de faire cette distinction et de mettre entre



324 MYRTIL ET CHLOE.

s'efforçant de soufrire; mais lâché de mon bras sans s'avoir que mon dechirer adieu de moi pu que le presser en sanglotant. Mais tout à coup je me sans doute m'inspirer, je me sans souvenu de vous avoir entendu dire qu'au sommet de la grande montagne habite un vieux berger nommé Lamon, qui passe pour avoir appris d'Apollon même l'art de guérir tous les maux.

LISIS.

Je ne sais s'il vit encore.

MYRTIL.

Je me suis arraché des bras de mon père; j'ai pris ma course; et, sans m'arrêter, j'ai monté la grande montagne. J'ai cherché; j'ai appelé Lamon; j'ai parcouru dans un instant tous les lieux où je pouvois le rencontrer. Je l'ai vu enfin; j'en ai vu assés au pied d'un cèdre, occupé d'examiner les simples qu'il avoit cueillis; de me suis précipité à ses pieds: Sauve mon père, lui dis-je; mon père va mourir; viens le rendre à la vie. Je te

SCENE III. 325

CHLOE.  
Oui, sans doute, je le suis.

LISIS.  
Le mal presse, ne perdons pas un moment; venez avec moi immoler ces tourterelles.

CHLOE.

Non, Lisis, non; épargnez-moi ce spectacle; il est trop affreux pour moi. Vous mes tourterelles, je vous les tiens; tuez-les, puis que leur mort peut sauver Ménalque; mais permettez-moi de n'être pas présente; permettez-moi d'aller pleurer loin de l'autel... (elle pleure.) Si vous saviez combien ces oiseaux me sont chers, si vous saviez qui me les a donnés, et la promesse que j'en ai faite... Mais... l'Amour lit dans mon cœur; et plus ce sacrifice est douloureux, plus sans doute il doit être utile au père de mon amant. Adieu, Lisis; je vous que les joies puis retient mes larmes, ma douleur troublerait vos prières. Adieu, vous autres,

Ma. 14

Réécrire l'histoire 1

parenthèses, comme le demande la démarche phénoménologique, nos *a priori*, nos valeurs, nos croyances. C'est une tension vers cette époque que l'on peut espérer de chacun d'entre nous.

Cette différence entre les deux éthiques de référence permet de clarifier les enjeux lorsque, par exemple, il s'agit d'examiner une transgression commise par un psychothérapeute à l'égard d'un de ses patients, par exemple sous la forme d'un abus sexuel. Si on se réfère à une éthique extrinsèque, qui dans certains pays est appelée "déontologie professionnelle", la transgression sera parlée en termes de faute, de manquement aux règles de la profession. Si on se réfère à une éthique intrinsèque, à une éthique située, il s'agira alors d'un grave déficit de conscience de la part du thérapeute, d'une absence de conscience des enjeux et des entraves au processus thérapeutique qu'il génère ainsi, d'une perturbation de sa fonction personnalité qui signe une confusion entre les fonctions et les contextes, d'une perturbation dans la définition de la relation et de ce qui peut émerger en frontière-contact.

## Penser

Penser est un acte et, comme tout autre acte, fût-il spontané, il contient une part de délibéré, de choix.

Aussi étrange que cela puisse paraître, il m'a fallu un certain nombre d'années pour devenir pleinement conscient que mes pensées n'étaient pas quelque chose qui *me venait*, qui tombait sur moi comme le ferait un quelconque objet de mon environnement. Le langage commun induit cette représentation implicite: « il me vient une idée », comme si je n'étais que le dépositaire, celui qui accueille l'idée. Le langage commun dit aussi que je pourrais « chasser cette idée »! Je "pensais"... , du moins pouvais-je le dire ainsi, alors qu'il aurait été plus juste de dire que « j'étais pensé par mes pensées », en utilisant la forme passive de conjugaison. Et les pensées « qui me venaient », liées à ma culture, à mes

connaissances, à mes valeurs, à mes introjects et que sais-je encore, pouvaient s'imposer à moi comme des évidences.

Jusqu'au jour où j'ai réalisé que certains concepts qui me servaient à penser étaient d'une pertinence relative, qu'ils pouvaient m'être utiles dans certains contextes et s'avérer toxiques dans d'autres. S'ouvrait ainsi à moi la possibilité de *choisir* comment penser, de choisir quoi penser, de choisir quel savoir avait de la pertinence au regard de mon expérience. Bien sûr, je ne me *sens* pas toujours fabricant de ma pensée et je continue parfois à vivre mes pensées *comme si elles venaient à moi*. Mais je peux choisir mes mots, je peux choisir mes concepts, je peux écarter (la gestalt-thérapie dira 'aliéner') ceux qui altèrent ma faculté de me mettre au service du développement et de l'ajustement créateur de celui ou celle que j'accompagne.

En tant que clinicien et pour expliquer (je dis bien *expliquer* et non pas *comprendre*) le comportement d'un patient, des concepts comme 'polarités', 'régression', 'répétition'... et bien d'autres, ont certainement leur pertinence. Pour moi, en tant que gestalt-thérapeute, ce sont des concepts qui peuvent s'avérer toxiques et polluer mon contact avec l'autre.

Je prends l'exemple de celui de 'répétition'. Diagnostiquer un comportement répétitif, c'est mettre en figure, hors de la globalité d'une expérience, ce qui ne me semble pas nouveau, c'est ignorer la nouveauté de la situation et ce qu'il peut y avoir de différent dans ce que l'autre me donne à voir. C'est oublier l'insistance, l'insistance de cette *pétition* qui se renouvelle et que, sans doute, ni moi ni d'autres n'avons voulu entendre jusqu'alors. Quelle est donc cette insistance en frontière-contact, quelle est alors cette fermeture de ma part à la percevoir ?

Mes modes de pensée sont-ils donc orientés vers le développement, le changement, l'ouverture à la poussée de la fonction ça du self et à la mise en œuvre d'un ajustement créateur qui en découlerait, ou sont-ils orientés par une traque des fixations, la mise à jour des déficits, la recherche d'une causalité primaire certes rassurante mais ô combien illusoire.

Ce que je crois s'exprime dans mon langage. Mon langage organise mes dichotomies, y compris ce que Perls et Goodman appelaient « les fausses dichotomies » comme 'corps/esprit', 'self/monde extérieur', 'infantile/mature', 'biologique/culturel', 'conscient/inconscient', 'spontané/délibéré', 'amour/agressivité' etc. C'est aussi le langage qui organise mes représentations tant implicites qu'explicites, mes fantasmes et mes idéaux, mes valeurs et mon éthique, mes croyances.

### **Sans cesse indissocier et différencier**

Mon langage, mes questions et mes affirmations, n'émanent pas de moi et de moi seul. Ils sont le produit du contact qui s'élabore avec l'autre, ils sont co-construction. Pour s'en convaincre, il suffit de faire l'expérience de raconter une anecdote, un film, un roman, un épisode de son histoire à différents interlocuteurs et de mesurer les différences dans les récits successifs. Ces différences parlent de la frontière-contact, parlent de ce qui se tisse entre l'autre et moi dans l'instant présent. C'est là une autre manière de penser le caractère fondateur du champ.

Il y a parmi nous de multiples manières d'envisager le concept de champ. Toutes ont leur bien-fondé, toutes plongent leurs racines dans les diverses conceptions, physiques, psychosociologiques, biologiques, philosophiques et autres, du champ. Parmi les différentes possibilités, je choisis celle que je crois la plus pertinente dans le contexte de ma pratique de la gestalt-thérapie. Le champ n'est pour moi pas une "chose", une entité physique ou objectivable. Ce n'est pas non plus le 'contexte', d'autant qu'il s'agirait souvent et uniquement de l'environnement, 'mon' ou notre environnement, et non du champ organisme/environnement, indissociable, tel que Perls et Goodman le définissent. Des expressions objectivantes telles que « Il y a ceci dans le champ... », ou « C'est dans le champ... » n'ont pour moi pas de sens. « *Le* » champ n'existe pas, seul existe le champ d'un être donné et de ce qui constitue son environnement vécu.

Le champ auquel je me réfère est un champ *d'expérience*. Il est constitué de tout ce qui est pertinent pour un sujet à un moment donné. Certes je sais qu'il peut y avoir dans mon espace de vie des éléments ou des facteurs dont je ne suis pas conscient mais qui peuvent pourtant contribuer à mon expérience du moment. Je dirais qu'ils ne font pas partie de mon champ de conscience mais peuvent faire partie de mon champ d'expérience. Certaines dimensions de mon expérience en train d'être vécue peuvent être amenées à ma conscience grâce à certaines modalités, et la psychothérapie est l'une d'entre elles.

Ce qui fait champ pour moi, à un moment donné, est structuré par la situation, en même temps que je contribue à structurer la situation. Dans la situation de psychothérapie, c'est avec l'autre que se co-structure la situation et il est parfois bien difficile de prédéterminer ce qui relève de lui, ce qui relève de moi, et ce qui relève de nous. C'est pourquoi je crois qu'il est important d'accepter de partir d'une hypothèse d'indifférenciation et d'incertitude. Cette méthodologie ouvre, ouvre à l'expérience du moment présent et ainsi contribue à mettre entre parenthèses les représentations identitaires préalables, les connaissances antérieures de ce que j'appelle « moi-même », les *a priori*. Du travail qui s'élabore à partir de cet indifférencié pourront émerger de nouvelles connaissances de soi, de nouveaux contours, de nouvelles prises de conscience qui auront à être déconstruites par le contact suivant et ainsi de suite. Ceci m'amène à considérer ce que nous appelons 'identité' comme une fiction, comme une histoire qu'il me plaît de croire, comme un 'ce que je crois que je crois' dont j'ai certainement besoin pour assurer ma continuité historique mais qui entrave mon ouverture à la nouveauté que m'offre chaque maintenant.

## Dispositif

Mais la situation thérapeutique ne relève pas d'un avènement aléatoire, d'un pur effet de la rencontre « spontanée »

d'êtres qui co-crésent l'événement. La psychanalyse a imposé le concept de 'cadre' ainsi que celui de 'règles' qui comportent des connotations qui ne me conviennent guère. D'autres s'appuient sur le concept de technique que je ne refuse pas s'il réfère à la *technè* dans son sens initial rappelé par Heidegger: « dévoilement produisant le vrai dans l'éclat de son paraître, à savoir le beau. » (Vaysse, in Zarader, 2002) Je préfère penser au terme de "dispositif", – qui à mon sens implique et contient ces concepts – pour désigner l'un des éléments structurants de la situation. Michel Foucault (1977) est sans doute celui qui a défini de concept avec le plus de précision :

« Ce que j'essaie de repérer sous ce nom c'est () un ensemble résolument hétérogène comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques; bref, du dit aussi bien que du non-dit, (). Le dispositif lui-même, c'est le réseau qu'on établit entre ces éléments. »

Plus loin il poursuit :

« J'ai dit que le dispositif était de nature essentiellement stratégique, ce qui suppose qu'il s'agit là d'une certaine manipulation de rapports de force, d'une intervention rationnelle et concertée dans ces rapports de force, soit pour les développer dans telle direction, soit pour les bloquer, ou pour les stabiliser, les utiliser. Le dispositif, donc, est toujours inscrit dans un jeu de pouvoir, mais toujours lié aussi à une ou à des bornes de savoir, qui en naissent mais, tout autant, le conditionnent. C'est ça le dispositif: des stratégies de rapports de force supportant des types de savoir, et supportés par eux. »

Ce détour par le concept de dispositif, en plus de présenter un intérêt pour évoquer ce que d'autres appellent volontiers, cadre, règles, *setting*..., me permet aussi de dire ma conviction que la psychothérapie n'est pas et ne peut pas être une véritable relation duelle et dialogale Je-Tu. À mes yeux, un véritable dialogue implique la parité, la mutualité. À la diffé-

rence de maintes relations de la vie quotidienne, le contact est ici organisé par un dispositif qui a une fonction tierce. Le dispositif constitue un 3<sup>e</sup> pôle de la relation qui structure, ordonnance, limite, contient, organise les choix. Et ce dispositif n'est pas une co-création, même si certaines des formes par lesquelles il va se manifester seront produites par les protagonistes et la situation qu'ils développeront ensemble. Ce dispositif est choisi et mis en place par le thérapeute et lui sert à infléchir la situation, à en mettre en processus les données. Et lorsqu'une véritable relation Je-tu se crée, une relation telle que la philosophie dialogale a pu décrire, ce peut être considéré comme un indice d'une évolution telle que la fin de la thérapie est proche.

### **Expérientier**

J'ai longtemps pensé et enseigné que l'essentiel de la psychothérapie résidait dans la construction de sens, que la tâche du thérapeute consistait pour beaucoup à cheminer avec son client dans la restructuration de sens de ce qu'il avait vécu ou était en train de vivre. Aujourd'hui j'ai une vision différente, à la fois plus large et plus étroite. C'est en effet le concept d'expérience – expérience vécue dans la situation actuelle – que je considère crucial. Je ne crois pas à la puissance thérapeutique du seul sens. Et je crois que c'est essentiellement le fait de vivre une expérience en situation de contact qui peut ouvrir à une assimilation intégrée, à de nouvelles représentations, à de nouveaux ajustements, à de nouvelles significations. Car toute expérience contient nombre d'autres ingrédients que du sens et elle constitue une sorte de réservoir d'informulé qui prendra des formes diverses, des sens divers selon les circonstances, les situations, les interlocuteurs. Certes l'absence de sens angoisse ou même terrorise; du sens apaise l'angoisse, parfois à bon compte et j'accepte cette nécessité. Mais il me paraît important de ne pas fixer le sens, de l'accepter comme transitoire. Gadamer a souligné le caractère inépuisable du vécu constitutif de sens:

« On n'en a jamais fini avec lui. » écrivait-il (Gadamer, 1960, p. 84). La mise et remise en mouvement de l'expérience vécue permet la création de nouvelles significations. J'aime citer le philosophe Alain qui écrivait: « Les idées, mêmes vraies, deviennent fausses à partir du moment où l'on s'en contente ».

Expérencier dans la situation actuelle implique l'ouverture au moment présent et la rencontre de sa nouveauté. De nombreux courants de psychothérapie ou de psychanalyse font volontiers référence à la maïeutique de Socrate. Autant l'enseignement de Socrate transmis par Platon a pu contribuer amplement à ma formation intellectuelle, autant je crois aujourd'hui que la démarche maïeutique est aux antipodes de l'approche de la Gestalt-thérapie. La maïeutique fait référence à la science de l'accouchement. C'est une technique qui consiste à bien interroger la personne pour lui faire accoucher de ses connaissances, du savoir qu'elle porte caché en elle-même.

Nous sommes dans la même logique que celle de Freud qui, pour expliquer le travail de l'analyste, utilisait la métaphore de l'archéologue qui met à jour les vestiges ensevelis (Freud, 1905). Mais peu de temps avant sa mort (Freud, 1938), dans son texte « *La construction dans l'analyse* », il ouvre la perspective de la construction, ou plus exactement de la reconstruction à partir de ces mêmes vestiges.

Perls et Goodman évoquent fréquemment le couple « découvrir et/ou inventer ». *Dé-couvrir*, mettre à jour ce qui était enfoui, suppose que le matériel soit déjà là, présent, accessible à celui qui saura le chercher. Comme la maïeutique qui ne saurait accoucher quelqu'une qui ne porterait pas déjà en elle un bébé existant. C'est donc une démarche essentiellement centrée sur le déjà-là, l'actualisation du passé et du refoulé, une démarche qui plonge dans les archives de la personne, une conduite organisée par un regard fixé sur le rétroviseur. *Inventer*, c'est la démarche créative, c'est l'action de concevoir quelque chose de nouveau. C'est donc une démarche en cohérence avec l'ajustement créateur que la Gestalt-thérapie propose comme objectif et comme moyen

de la thérapie. C'est donc conduire avec un regard en avant de soi ("se tenir en avant de soi" est la traduction du terme "présence"), orienté vers le *next*, ce qui vient ensuite, au plus proche.

## **Quelques éléments de la posture à laquelle je crois**

### ***Ouverture***

Ouverture à l'expérience de l'autre, ouverture à l'inconnu, ouverture à la différence, ouverture au contact.

L'ouverture à ce qui est nécessite de se déprendre de qui pourrait être, de ce qu'il aurait mieux valu faire. Elle implique de considérer que le patient ou le client, dans les circonstances et situations qui ont été les siennes, a fait du mieux qu'il a pu pour survivre et s'ajuster, avec les ressources de son champ.

### ***Non-jugement***

Le non-jugement permet d'éviter de placer le client dans la honte. Faire honte, humilier, manier le mépris, exprimer de la colère et autres affects de ce type sont des attitudes qui peuvent mettre en évidence mes frustrations, mes propres situations inachevées, mon besoin de thérapie supplémentaire et de supervision.

### ***Engagement, implication et dévoilement***

Une des caractéristiques du self, lorsqu'il est activé, est d'être engagé dans la situation, engagé dans la co-construction de la figure en cours. La présence du thérapeute ne peut être considérée comme neutre, même s'il est invité à mettre entre parenthèses ses propres systèmes de valeurs et de références. Son implication peut aller jusqu'à un dévoilement mesuré de lui-même.

J'ai malheureusement pu souvent constater que, pour un certain nombre de gestalt-thérapeutes, exercer en référence à la perspective de champ signifie parler de soi en résonance au vécu de son client, sans s'interroger outre mesure sur le

bien-fondé et les limites de cette exposition. Dans une perspective de champ, il est certes intéressant que le thérapeute, en tant qu'environnement actuel de son client, puisse évoquer la façon dont il est affecté par la présence ou les processus mis en œuvre par son client (Robine, 2004, 2007). La difficulté réside dans l'évaluation de la pertinence de ce dévoilement, dans sa mise au service de la figure que le client construit et non d'enjeux narcissiques ou séducteurs de la part du thérapeute, dans sa limite aux contours de son éprouvé dans l'ici-maintenant de la situation. J'ai rarement eu l'occasion de percevoir un réel intérêt à faire récit de son expérience personnelle et de son histoire. Le dévoilement du thérapeute constitue un matériau qui permet d'approcher les visées, l'intentionnalité émergente du client en situation.

### ***Tendresse***

Je n'aime pas du tout le terme de compassion souvent utilisé pour désigner les sentiments ressentis face à la souffrance de l'autre. Malgré l'usage qu'en font certaines philosophies orientales, il garde pour moi une connotation de condescendance, de commisération, d'apitoiement et de pitié que je n'aime pas. Je suis aussi assez ambivalent au regard du concept d'empathie qui implique certaines formes d'identification à l'autre et mène, comme l'a bien montré une des premières études magistrales de ce concept à la « jouissance objectivée de soi » (Worringer, 1911). Je leur préfère la tendresse. C'est une implication affective, qui engage ma sensibilité, ma fragilité, ma compréhension émotionnelle. C'est elle qui permet l'alliance et, évidemment, qui se déploie à l'intérieur du dispositif relationnel défini par le thérapeute, instituant et gardien des règles du fonctionnement professionnel. (Delourme, 1997). Implication et distance doivent pouvoir se conjuguer de concert. La tendresse offre un arrière-plan préreflexif au lien avec autrui. Elle constitue un socle d'accueil affectif de l'expression des affects, y compris de l'agressivité et de la haine qui peuvent avoir besoin de s'explorer et de s'exprimer tant dans le transfert que dans la relation actuelle.

### **Ascèse du maintenant**

L'ici-maintenant a longtemps constitué l'un de nos slogans favoris, au point de la faire volontiers introjeter à nos clients. Il est certain que seul existe le maintenant et que ce maintenant contient les souvenirs et les anticipations. Ce maintenant me semble aujourd'hui beaucoup plus constituer une ascèse pour le gestalt-thérapeute, une centration qui lui permet de maintenir son attention sur le processus, sur le contact et ses variations, l'expérience qui se construit en frontière, la situation. C'est la conscience que CE client ME parle et qu'en même temps qu'il me parle de son expérience passée, il me parle simultanément de son vécu immédiat, l'un permettant d'éclairer l'autre.

### **Foi**

Au cœur de ma posture, il y a la foi. Ma conception de la foi, telle que Goodman en parle au fil des pages de *Gestalt Therapy* (Perls & al., 1951) et de ses autres écrits, renoue avec sa signification originelle, avant que les religions ne s'en emparent. « La foi, c'est savoir, au-delà de la simple conscience, que si l'on fait un pas de plus, il y aura bien un sol sous nos pieds. » Ou encore: « Absorbé dans une véritable activité, il ne cherche pas à protéger l'arrière-plan mais en tire de l'énergie. Il a foi dans le fait que cet arrière-plan saura se révéler adéquat. » et « Ce sentiment d'être prêt à tout est peut-être ce que les théologiens appellent la foi. »

### **Désir ou Eros?**

Lynne Jacobs (2010) a attiré l'attention de la communauté gestaltiste sur un intéressant article du philosophe John Riker (2009): « La vie de l'âme: essai de pensée écologique. ». Dans ce texte, dans lequel l'auteur préfère parler de l'âme mais fait aussi une place au self, dans sa conception kohutienne, il ouvre l'alternative: Désir ou Eros.

« L'âme véritablement engagée dans son essentiel de vie n'est pas l'âme désirante, mais l'âme érotique. Le désir cherche à consommer le monde, à transformer ce qui est autre en quelque chose qui soit mien. Eros aime le monde et

vénère sa beauté. Il veut se relier ou se fondre à la beauté de ses objets, pas les consommer. »

Face à une conception de la Gestalt-thérapie qui s'est trop souvent centrée sur le besoin et le désir, digne héritière en cela de la pensée psychanalytique qui accorde une place de choix au manque et à la castration, il ouvre une voie qui, au lieu de rétrécir l'expérience à la satisfaction des besoins, ouvre l'expérience et la complexifie. Dépasser le stade de l'âme désirante pour atteindre une éthique de l'Eros, être Homme et apprendre à être avec la beauté de ce qui est et non avec ce qui pourrait ou aurait pu être. Et la psychothérapie peut légitimer son ancrage dans une posture esthétique.

### **Ethique**

Une éthique fondée sur la notion de besoin et de désir trouvera indubitablement à s'adosser sur les neurosciences pour mieux expliquer (cette fois il s'agit bien d'expliquer et non de comprendre) le fonctionnement psychique de l'individu. La psychothérapie prendra alors une orientation scientifique dans laquelle un expert fondera sa posture sur un savoir *sur* l'autre et exercera à partir de techniques reproductibles. Même si une telle forme de psychothérapie médicalisée peut présenter un incontestable intérêt face à la maladie mentale, nous sommes alors bien loin d'une posture phénoménologique qui préconise la mise entre parenthèses des savoirs constitués, la culture de l'incertitude (Staemmler, 2003, 2006), le choix de "ne plus savoir" (Blaize, 2001). Je crois en une Gestalt-thérapie comme philosophie appliquée (Miller, 2004) et même comme une esthétique puisque nous œuvrons à la formation de formes et à l'ajustement créateur (Robine, 2006).

•••

Eschyle, le tragique grec, dans son *Agamemnon*, avait introduit l'expression *Pathei mathos*, souvent traduit par « apprendre par la souffrance » et que je traduirais volontiers aussi par "Ce qui est appris par l'éprouvé". Cette formulation

a donné naissance au concept de “pathique”, amplement développé par les cliniciens phénoménologues comme Von Weizsäcker, Straus, Maldiney (1991). Ce dernier a en particulier rappelé que « c’est par le pathique que l’être se connaît, non pas de façon objective et thématifiée, mais par ce qui affecte ». Sentir, éprouver est aux sources de l’ouverture à soi et du contact avec le monde qui vont organiser les formes de la présence. Celle du psychothérapeute, comme celle de son client.

*Conférence de clôture  
du Congrès de Gestalt-thérapie  
Kiev, Novembre 2011  
Jean-Marie ROBINE  
Institut Français de Gestalt-thérapie*

## **BIBLIOGRAPHIE**

- Agamben G. (2006), *Qu’est qu’un dispositif?* trad. de l’italien, Rivages-poche, Payot, Paris 2007
- Blaize J. (2001), *Ne plus savoir – Phénoménologie et éthique de la psychothérapie*, L’expresserie, Bordeaux
- Bloom D. (2011), *À piece of a continent: the situated ethics of gestalt therapy*. Article en cours de rédaction, communication personnelle.
- Delourme A. (1997), *La distance intime – Tendresse et relation d’aide*. Paris, Desclée de Brouwer.
- Foucault M. (1977), *Dits et écrits*, Vol II, pp. 299 sq., Quarto-Gallimard, 2001
- Freud S. (1905), «*Fragment d’une analyse d’hystérie, (Dora)*», in *Cinq psychanalyses*, trad. de l’allemand, Paris, PUF, 1954., pp.1-91.
- Freud S. (1937), «*Constructions dans l’analyse*», in *Résultats, idées, problèmes*, Tome 2, trad. de l’allemand, Paris, PUF, 1985, pp. 269-281.
- Gadamer H. G. (1960/1990), *Vérité et Méthode - les grandes lignes d’une herméneutique philosophique*, trad. de l’allemand, L’ordre philosophique-Seuil, 1996
- Glassheim E., (1973), *The Movement Towards Freedom in Paul*

- Goodman's The Empire City, The University of New Mexico, Ph.D. Language and Literature, Modern. (pp. 207-208)
- Jacobs L. (2010), *Ethical Inspiration and Complex Experiencing*, Kenotes Panel, AAGT Conference, Philadelphia (unpublished)
- Maldiney H. (1991), *Penser l'homme et la folie*, Million, Grenoble
- Miller M.V. (2004), préface à (Robine, 2004). Réédité in Miller M.V. (2011), *Teaching a paranoid to flirt – The poetics of Gestalt Therapy*, Gestalt Journal Press, Gouldsboro.
- Perls F.S., Hefferline R., Goodman P. (1951), *Gestalt-thérapie*, trad. de l'angl.-américain, L'expresserie, 2001.
- Platon, Théétète, in Oeuvres complètes, Tome 3, Trad. du grec, classiques Garnier, VII -149a-150c
- Riker J. (2009) *The Life of the Soul: an Essay in Ecological Thinking*.
- Robine J.-M. (2003), La peur, *Cahiers de Gestalt-thérapie*, n°14, L'expresserie, Bordeaux
- Robine J.-M. (2004), *S'apparaître à l'occasion d'un autre*, L'expresserie, Bordeaux,
- Robine J.-M. Ed. (2006), *La psychothérapie comme esthétique*, L'expresserie, Bordeaux,
- Robine J.-M. (2007), « Quelle figure dévoiler? », in *Gestalt*, n°33, dec. 2007
- Robine J.-M. (2008), Le fond du champ – En arrière-plan du concept. *Cahiers de Gestalt-thérapie*, n°22
- Robine J.-M. (2008), « Le maintenant a-t-il un avenir? » in Goriaux P.-Y. (Ed.) *Le maintenant*, Minibibliothèque de Gestalt-thérapie n°110, IFGT, L'expresserie
- Staemmler F.M. (2003), *Cultiver l'incertitude*, trad. de l'anglais et de l'allemand, L'expresserie, Bordeaux
- Staemmler F.M. (2006), The willingness to be uncertain: preliminary thoughts about interpretation and understanding in Gestalt Therapy. *International Gestalt Journal*, 29/2
- Straus E. (1935), *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*. Traduit de l'allemand, Millon, Grenoble, 1989
- Von Weizsäcker V. (1939): *Le cycle de la structure*. Trad. de l'allemand, Desclée De Brouwer, Paris, 1958
- Worringer W. (1911): *Abstraction et Einfühlung – Contribution à la psychologie du style*. Trad. de l'allemand, Paris, Klincksieck, 1978
- Zarader J.-P. (2002): *Le vocabulaire des philosophes*, Tome IV. Philosophie contemporaine, Ellipses, Paris,